

« J'ai vécu sept ans en forêt avec les chevreuils »



Geoffroy Delorme, 39 ans aujourd'hui : « Cette aventure m'a appris beaucoup sur moi-même, mes forces, mes faiblesses, mes envies ».



Chévi (ci-dessus), le meilleur ami de Geoffroy, dans la forêt de Bord (ci-dessous). Photos G. DELORME

Geoffroy Delorme a vécu une expérience fascinante. Cet amoureux de la nature a passé sept ans loin de la civilisation, au cœur d'une forêt française, à observer les chevreuils. Jusqu'à s'en faire une famille. Aujourd'hui, il raconte (*).

Vous avez vécu seul, à l'état sauvage, dans la forêt de Bord (Eure) pendant sept ans. Pour-quoi tout quitter à 19 ans ?

« J'ai fait toute ma scolarité par correspondance, donc enfant, je n'avais pas de copains, la seule chose qui m'attirait, c'était la forêt. Je lisais les livres de Jane Goodall, Nicolas Vanier, Yann Arthus-Bertrand. Mais eux sont allés au bout du monde, moi mon aventure, c'était à 3 km ! Je ne suis pas parti sur un coup de tête. Mon immersion s'est faite progressivement. Par exemple, j'ai d'abord appris à reconnaître les plantes comestibles pour pouvoir me nourrir. Les premières années, je faisais régulièrement des allers-retours chez moi, puis progressivement ils se sont espacés et finalement, pendant une année complète, j'ai vécu en totale autonomie dans les bois. »

Comment vous êtes-vous organisé pour survivre ?

« J'avais deux sacs à dos, avec à l'intérieur des habits de rechange, notamment des pulls en laine, et surtout des chaussettes et des bonnets, car avoir chaud aux pieds et à la tête, c'est l'essentiel ; mais aussi un stock d'allumettes et des bougies – pour pouvoir allumer des feux l'hiver quand il fait froid et humide –, un couteau, et c'est à peu près tout. »

De quoi vous êtes-vous nourri ?

« Pour manger, il a fallu que je m'organise car il y a des saisons ! À l'automne, par exemple, je ramassais les glands des chênes, ce n'est pas le meilleur, mais ça se mange. Il faut juste les faire bouillir pour enlever les tannins. Je trouvais des fruits aussi, comme des pommes que je stockais dans une petite grotte qui me servait de frigo. Une quarantaine de plantes se consomment également tout au long de l'année, comme les orties, le millepertuis. Les pâquerettes aussi, tout le monde marche dessus, alors que ça a un très

bon goût de noisette ! »

Et pour boire ?

« En fait, vous pouvez tenir sans boire, car la rosée qui se dépose sur les plantes que vous mangez hydrate assez. Mais sinon, il y a des "chaudrons de sorcière", ces arbres scindés en plusieurs troncs et au centre desquels se forme une cavité où stagne de l'eau, qu'il faut bien sûr filtrer et faire bouillir avant de boire. Vous pouvez même vous y laver. »

« J'ai bien eu des petits rhumes, mais en fait, c'est plutôt quand je suis revenu à la civilisation que j'ai chopé des gastros, des gripes... »

Question hygiène justement, la forêt, ce n'est pas très pratique...

« Oui mais vous savez, pour les dents par exemple, comme je ne mangeais plus de sucre, je passais un peu d'eau et de cendre ou de terre avec mon index, et le tour était joué. Quant aux cheveux, mieux vaut ne pas trop les couper, ça garde au chaud ! »

Mais l'hiver, le froid était-il supportable dans cette forêt de Bord ?

« On est dans une région tempérée, la moyenne était de 8 à 10 °C, même si on avait parfois des petits coups de gel. Ce qu'il faut alors, c'est dormir le jour plutôt que la nuit. Mais le plus pénible, c'est l'humidité, le vent, car le froid devient alors plus pénétrant. Après, mon corps s'est progressivement habitué, ma peau s'est renforcée, à 15°C j'avais chaud ! J'ai bien eu des petits rhumes, que je soignais avec du lierre terrestre ou des petits bourgeons de pins, mais en fait, c'est plutôt quand je suis revenu à la civilisation que j'ai chopé des gastros, des gripes... »

Pourquoi ne vous êtes-vous pas au moins construit une cabane, ne serait-ce que pour y dormir ?

« Parce que pour survivre il faut tout le temps bouger. Et puis je voulais suivre mes copains chevreuils et eux ne sont pas sédentaires, ils font environ 5 km par jour. Quand il faisait très froid, je faisais des micro-siestes, jamais allongé, mais en

boule la tête entre les cuisses avec les bras qui protègent pour former un cocon de chaleur. Ça me permettait de récupérer 30 minutes, une heure, pas plus car après dans cette position on s'étouffe avec notre propre salive... Quand il faisait plus chaud, je pouvais dormir trois quatre heures sur une espèce de gros matelas fait de fagots de sapins et de fougères séchées. »

Au fur et à mesure de votre immersion, les chevreuils sont devenus votre vraie famille...

« Oui. À la base, j'étais parti pour me ressourcer dans la nature. Mais à force, les chevreuils ont été intrigués par ma présence. C'est d'abord Daguét qui m'a approché, ça m'a amusé et j'ai décidé de le suivre. Au total, j'ai eu 43 amis chevreuils, que j'ai tous baptisés et que je reconnaissais au premier coup d'œil. Chacun m'a apporté des choses différentes : Daguét m'a permis de m'introduire chez les chevreuils, Sipointe m'a appris à créer un territoire, Étoile, elle, m'a montré le côté féminin de la forêt, nourricier et protecteur, tandis que Chévi m'a appris à communiquer. »

« Il y a ce moment très fort où je caresse Daguét pour la première fois. Il a mis sa tête sur mon genou. C'était magique. »

Vous avez eu la chance d'assister à une naissance. C'était le moment le plus fort ?

« Oui, j'ai vu Étoile mettre au monde Chévi ! J'étais tellement heureux, j'avais l'impression que c'était mon fils. Au début, Chévi ne voulait pas de moi, il avait très peur, mais ensuite, il y a une très forte amitié qui s'est forgée entre nous. Il y a aussi ce moment très fort où je caresse Daguét pour la première fois. Il a mis sa tête sur mon genou et s'est même endormi. C'était magique. À l'inverse, le moment le plus dur, c'est la mort d'Étoile, tuée lors d'une battue de chasseurs, je n'ai pas su la protéger. C'était terrible, j'étais tellement impuissant. C'est à partir de ce moment-là que j'ai essayé d'apprendre à mes amis à éviter les chasseurs : en leur montrant leurs fourgonnettes par exemple, et en leur faisant sentir l'odeur des animaux morts dedans. »

Justement, quel est votre point de vue sur la chasse ?

« Je n'aime pas la chasse, mais chacun sa culture. Je pense que c'est un loisir qui tend à disparaître car les jeunes semblent de moins en moins s'y intéresser. Mais surtout, je trouve qu'on associe trop la chasse à la régulation des espèces, alors que la nature s'autorégule, les environnements savent s'adapter sans l'intervention de l'Homme ! Je ne juge pas un chasseur qui veut manger du sanglier, mais qu'ils ne se cachent pas derrière de faux prétextes écologiques ! »

Pourquoi avoir mis un terme à cette aventure de sept ans ?

« Parce que la forêt a subi une forte exploitation industrielle. Au début c'était supportable, ça me permettait même d'avoir plus de fagots, mais ensuite ça s'est accentué, et maintenant tous les 150 mètres il y a une parcelle à blanc. Du coup, ma nourriture disparaissait. Je n'avais plus la variété nécessaire à ma survie. C'est pareil pour les chevreuils ! »

C'est aussi à ce moment-là que vous avez rencontré votre compagne qui se baladait...

« Oui ! J'étais avec Daguét, et on essayait de traverser un chemin très fréquenté par les promeneurs, les motos de cross, les voitures des bûcherons... Bref, on n'y arrivait pas, et puis est arrivée une personne avec un chien. J'en avais marre, j'ai été la voir et je lui ai inventé un gros bobard, je lui ai dit qu'il y avait un sanglier dans les parages qui pouvait être dangereux. Ça, ça marche à tous les coups ! Et en fait ça a bien matché, on est toujours ensemble. »

Désormais, où vous habitez-vous ?

« À Louviers (Eure), en ville, dans un appartement. Il m'a fallu du temps pour m'y faire, mais je profite de ma nouvelle vie pour raconter l'histoire de ces chevreuils et sensibiliser le grand public. Les animaux sauvages souffrent de nos activités. La civilisation humaine est devenue l'ennemi mortel du monde sauvage, il faut revenir à la raison ! »

Propos recueillis par Sarah MIQUEY-PALLANDRE

(*) *L'Homme chevreuil*, Geoffroy Delorme (Ed. Les Arènes).